

par l'environnement, la campagne, la montagne ou la mer, Eliasson va à l'essentiel et aborde les grands thèmes existentiels sans avoir l'air d'y toucher. « J'avance seul à travers tout. Le temps présent m'a fabriqué, je suis son rejeton, mais il me laisse me débrouiller tout seul à travers la vie, comme si je ne le concernais plus. »

La simple manipulation des objets du quotidien échappe au protagoniste Jonas, malhabile et un peu égaré dans la réalité, locataire d'une maison isolée appartenant à un ami. Il semble même perdre sa bataille contre sa machine à écrire Olivetti, véritable relique du temps jadis. Ce sera bientôt la panne sèche s'il ne trouve pas de rubans encrueurs de l'époque. « J'envisage de colorer le mien d'une façon ou d'une autre, et même de le laisser tremper dans de l'encre noire pendant la nuit. » Ses feuillets ne seront plus alors que des pages blanches, vierges de tous signes.

Né à Reykjavik en 1961, Gyrðir Eliasson est un des importants poètes-écrivains islandais de sa génération. Il possède un étonnant registre philosophique, souvent déconcertant. *La fenêtre au sud* se déguste à petites doses, sourire aux lèvres ou réflexion à l'âme. « Un auteur a parfois besoin de simplement penser, rester allongé sur le canapé comme Rilke, mais si l'on reste trop longtemps couché, il peut s'avérer difficile de se relever. »

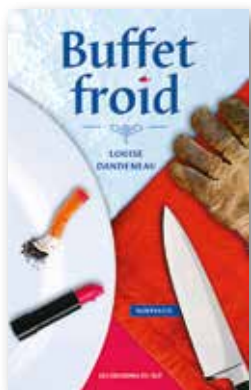
Michèle Bernard

Louise Dandeneau

BUFFET FROID

Du Blé, Saint-Boniface, 2020, 132 p. ; 19,95 \$

Les éditions du Blé, organisme à but non lucratif, est la première maison d'édition francophone de l'Ouest canadien. Créées en 1974, elles publient en moyenne six titres par année. Louise Dandeneau, traductrice à la retraite à Winnipeg, photographe passionnée et grande lectrice, y fait paraître son deuxième recueil de nouvelles. *Buffet froid* comprend neuf courts récits dans lesquels s'exerce la vengeance, une vengeance proportionnelle à la durée du ressentiment qui l'a nourrie.



Les profils des personnages dont le narrateur adopte les points de vue nous sont assez familiers, car présents dans toutes nos sociétés. Ce sont Frédéric, 32 ans, rejeté par ses parents parce que gay ; Dodo, traitée par son mari comme un robot domestique. Il y a aussi Julie, enceinte de son patron marié, et Nathalie, jeune mère célibataire qui regrette d'avoir mené sa

grossesse à terme. Et puis Aline, l'obèse humiliée et harcelée à l'époque du secondaire par la meneuse Claire, ainsi que Cédric, chaque jour intimidé et brutalisé sur le chemin de l'école. Et encore, le fils qui reporte sur son frère la violence apprise dans la famille. Complètent la galerie des personnages Philippe, l'homme déloyal à l'égard de sa compagne et de ses meilleurs amis, et, enfin, Marina, dépitée d'avoir échoué à séduire un beau livreur resté insensible à ses avances.

Comme le veut l'art de la nouvelle, Louise Dandeneau caractérise avec réalisme et vraisemblance personnages et circonstances par quelques traits marquants. Bien qu'ils nous paraissent d'abord familiers, les personnages nous surprennent quand ils décident qu'ils en ont assez. C'est le moment où l'inspiration de la déesse Némésis se manifeste. Est venu le temps de punir le ou les offenseurs. Et méfiez-vous de l'eau qui dort, dit le proverbe. En effet, l'écrivaine imagine des vengeances peu communes, quoique, comme chacun sait, la réalité dépasse souvent la fiction. La vengeance, de cruauté variable, mijote, puis vlan ! La chute est réussie, effet de surprise assuré.

Après *Les quatre commères de la rue des Ormes* (du Blé, 2016), *Buffet froid* confirme le talent de Louise Dandeneau pour la nouvelle réaliste où pointe un humour certain, malgré le thème de la vengeance.

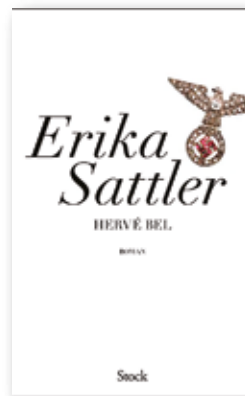
Pierrette Boivin

Hervé Bel

ERIKA SATTLER

Stock, Paris, 2020, 334 p. ; 34,95 \$

L'essentiel de ce quatrième roman d'Hervé Bel est constitué de la fuite, à partir du 16 janvier 1945, d'une jeune militante fanatique nazie, Erika Sattler, alors que les troupes russes avancent résolument vers l'Allemagne. Hitler, en plein désarroi, se suicidera trois mois plus tard.



Malgré la débâcle, Erika garde foi dans le Reich, au nom duquel les exactions commises à l'encontre des Juifs et des ennemis du parti sont à ses yeux nécessairement justifiées. Zélée, elle a d'ailleurs dénoncé le frère de son mari parce qu'il critiquait le Parti ; son mari lui-même, un SS déchu auquel le roman consacre plusieurs pages, ne reçoit d'elle que mépris en raison de son indulgence envers les prison-

niers dont il a la charge. Depuis son adhésion aux Jeunesses hitlériennes, en 1936, puis au Parti nazi au début de la guerre,

Erika vit le national-socialisme comme un « poème épique ». En dépit de mille difficultés, elle parviendra à échapper aux bombes, à la violence et à la mort, car la beauté étincelante de cette femme à l'âme noircie lui vaudra l'aide inestimable d'officiers allemands.

L'intérêt du roman est évidemment dans les détails de cette trame générale, dans la couleur des scènes, la portée des images, la netteté de l'écriture, l'harmonie de la composition. Hervé Bel est trop attentif au contexte historique pour qu'il ne serve que de toile de fond ; néanmoins, le véritable sujet de ce roman plein d'une maîtrise incisive, c'est la détresse d'une femme, fût-elle collective, comme c'était aussi le sujet de ses deux romans précédents. Hervé Bel est moins le romancier de l'événement que celui de la psychologie, toujours juste et fine. D'où cette structure narrative, qui est aussi celle de ses autres romans : alternance à la fois des points de vue (ici entre ceux d'Erika et de son mari) et des récits au présent et au passé. Car les personnages, chez lui, ne vivent au présent que pour essayer de justifier leur vie ou tenter d'y échapper. Le temps, comme dimension narrative, est l'allié le plus sûr de ce romancier.

Erika Sattler est un autre de ces cas innombrables qu'Hannah Arendt appelait « la banalité du mal ». Le danger était que le personnage soit écrasé par l'énormité des événements. Or, c'est tout le contraire, Hervé Bel ayant su trouver un juste équilibre entre la médiocrité du personnage et la grandeur des événements. C'est du très bel art.

François Ouellet

Delia Owens

LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSES

Trad. de l'américain par Marc Amfreville

Seuil, Paris, 2020, 477 p. ; 34,95 \$

Phénomène d'édition, ce conte est autant une ode à la nature qu'un grinçant thriller. Le roman magnifie les marais littoraux de la Caroline du Nord, sinon les humains qui y habitaient en 1952, et entremêle biologie et poésie, de la libre solitude à la généreuse empathie.



En mai 2020, *Là où chantent les écrevisses* est présent sur la prestigieuse liste du New York Times Fiction Best Sellers pour la 85^e semaine d'affilée. Dès sa sortie en 2018, le livre de Delia Owens fracassait les records de vente, devançant le tant attendu *Devenir* (*Becoming*) de Michelle Obama, pourtant grand succès de librairie cette année-là. Fait étonnant, cette autrice, une zoologiste et biologiste américaine de 70 ans, était inconnue du grand public

et publiait un premier roman. Elle avait déjà écrit des ouvrages scientifiques sur les animaux, cosignés avec son ex-mari Mark Owens, avec qui elle avait vécu une vingtaine d'années au Botswana et en Zambie.

Solitaire et même sauvageonne, l'atypique protagoniste Kya de *Là où chantent les écrevisses* survit toute seule dans de difficiles conditions grâce à son incroyable maîtrise de la flore et de la faune maritimes, connaissances qu'elle acquiert à la dure. Très jeune, la « Fille des Marais » apprend à se débrouiller, puisque les membres de sa famille ont tous déserté le marais, un à un. « Je peux quand même pas abandonner les mouettes, les goélands, le héron et la cabane. Le marais est ma seule famille. »

Elle subsistera grâce à la complicité de quelques Noirs vivant en marge de la société et de son amour Tate, qui lui enseignera la lecture, l'écriture et surtout la poésie. « La science et l'art unissaient leurs forces [...] tissant peu à peu un chef-d'œuvre de connaissances et de beauté qui emplissait chaque coin de sa cabane. » À l'adolescence, Kya s'amourache de Chase, un jeune fanfaron du village qui sera retrouvé mort au cœur du marais, un meurtre dont elle sera accusée. Assassinat ou accident ? Ou encore vengeance planifiée à l'égard de Kya de la part des bien-pensants ségrégationnistes de Barkley Cove ?

Tout succès possède son revers. Ainsi le mari et le beau-fils de la néo-romancière Delia Owens sont accusés d'avoir participé à la mort d'un braconnier, survenue en Zambie il y a quelques années, et y sont depuis interdits de séjour.

Si la traduction laisse parfois à désirer, par exemple un *soda cracker* n'est pas un « biscuit à la soude », ce que tout Nord-Américain sait, l'immense succès de *Là où chantent les écrevisses* ne devrait pas se dissiper de sitôt. L'équipe de l'actrice et productrice de renom Reese Witherspoon en termine en effet le scénario pour un tournage éventuel. Le million, et quelques, de lecteurs de Delia Owens lui ont sûrement pardonné les ficelles parfois un peu grosses avec lesquelles elle a tissé son roman.

Michèle Bernard

Mattia Scarpulla

ERRANCE

Annika Parance, Montréal, 2020, 338 p. ; 26 \$

Comme l'auteur, le narrateur Stefano, alias Bruno, est d'origine italienne, a vécu en France, puis a émigré au Québec. Quant à l'auteur, maintenant doctorant à l'Université Laval, il signe son premier roman après avoir publié des nouvelles et poèmes qui ont été remarqués.

Stefano vit depuis dix ans au Havre, en amour avec Sophie et leur fille Elisa. Son licenciement de l'International Sealines Association l'entraîne vers Pôle emploi, organisme qui conseille et oriente les chômeurs dans leurs recherches. Stefano finit par s'inscrire à un stage en tourisme à Brest, où il s'installe cahin-caha, car Sophie